



CHAPITRE II

LA CONDITION DE LA FEMME A TRAVERS L'HISTOIRE

La femme dans l'histoire

L'histoire nous montre le problème de la revendication fondamentale de chaque individu, qui, selon Simone de Beauvoir, définit la situation entre l'homme et la femme. L'individu est sujet et pour s'affirmer comme tel, il assume, en se transcendant, sa liberté. Mais le sujet ne peut se poser qu'en s'opposant donc "il prétend s'affirmer comme l'essentiel et constitue l'autre en inessentiel, en objet".¹ La thèse fondamentale du livre est que la femme est constituée dans cet état d'immanence, elle est l'Autre, elle est la proie de l'homme dans sa volonté de dominer. Simone essaie de nous montrer quel privilège lui a permis d'accomplir cette volonté, d'où vient dans la femme sa dégradation, sa soumission.

La femme dans l'Antiquité

Dans le stade préhistorique, l'homme ne connaît pas encore sa puissance, il se sent passif et dépendant de la nature. A ce moment-là, la femme aurait été toute puissante, crainte et haïe comme la nature elle-même. Car aux yeux des hommes, elle possède les pouvoirs magiques d'être celle qui conçoit et met au monde : "ce sont les

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe (France : Gallimard 1949), I : 18.

mystérieux effluves émanant du corps féminin qui attirent en ce monde les richesses enfouies aux sources mystérieuses de la vie ".¹ La fécondité chez la femme apparaît donc comme un don surnaturel. Mais ce don devient une grande charge pour elle. La maternité empêche la femme d'exercer les activités qui concernent le pouvoir ou la progression du monde. La grossesse, l'accouchement, la menstruation diminuent sa capacité dans le travail ou la défense contre l'ennemi, elle a besoin de protection. En plus, sa charge de s'occuper des enfants l'oblige à rester au foyer et ce sont les mâles qui font la chasse, la pêche pour nourrir la famille. Ce rôle protecteur et nourricier permet à l'homme de se désigner comme le chef. Tout en chassant ou luttant pour nourrir ou protéger la famille, le clan, l'homme croit se transcender de sa condition animale. Pour maintenir ces actes, il crée, il invente, il essaie de conquérir la nature. Il connaît son pouvoir dans ces actes. " Il se réalise comme existant ".

Madeleine Chapsal a interprété cette transcendance chez l'homme :

Aussi est-ce dans le même mouvement, qui fait que pour progresser l'homme s'arrache à la nature et aux superstitions, qu'il s'est arraché à cette première femme comme on s'arrache à la mère et à l'obscurantisme. ²

Retournant de la chasse ou de la guerre, l'homme est accueilli par des fêtes et des triomphes. La femme s'associe aussi aux hommes dans les fêtes qui célèbrent son succès. Elle se plaint de ne pouvoir faire comme lui à cause de son donné biologique. Et elle commence à se

¹Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I:88.

²Madeleine Chapsal, " Simone de Beauvoir une femme qui parle parmi les femmes, Elle (12 février 1979), p. 4.

rendre compte de la supériorité de l'homme. C'est pourquoi à cette époque, selon la perspective humaine, la supériorité est accordée " non au sexe qui engendre mais à celui qui tue, non à celui qui donne la vie mais à celui qui la risque ".¹ Tuer ou risquer la vie, ce sont des actes héroïques, mais engendrer est considéré comme une fonction naturelle.

A ce stade, Simone nous montre une erreur de la femme; c'est d'accepter passivement son destin, sa soumission. En tant que mère, la femme ne connaît pas l'orgueil de son rôle créateur, mais se soumet facilement à son état d'immanence. Donc on ne voit aucune importance dans son rôle : l'action d'engendrer est dégradée, on n'y voit plus qu'une fonction naturelle et l'enfant n'est pas une richesse mais une charge, en plus, la mère elle-même devient aussi une charge pour l'homme. L'histoire nous montre que pendant longtemps la femme reste dans cet état passif, sans lutte, dans la répétition du travail domestique et dépend continuellement de l'homme. Le résultat de ce phénomène peut être expliqué par l'idée d'Engels :

Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin. Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail, la femme fut dégradée, asservie, elle devint esclave du plaisir de l'homme et simple instrument de reproduction. Cette condition avilie de la femme, telle qu'elle apparaît chez les Grecs de l'époque héroïque notamment, et plus encore à l'époque classique, on la farde graduellement, on la pare de faux-semblants, on la revêt parfois de formes adoucies, mais elle n'est pas du tout supprimée.²

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 84

² Engels, Origine de la famille, de la propriété et de l'Etat, (Editions Sociales), p. 57.

Pourtant, Simone de Beauvoir nous parle aussi de la femme qui apparaît comme puissante, suprême aux yeux de l'homme. Mais ce n'est pas par ces actes qu'elle gagne ce prestige, c'est en profitant de la faiblesse, de l'ignorance de l'homme sur la procréation. Elle se croit sacrée. Elle se flatte dans l'image de la Grande Déesse, de la Grande Mère. Plus elle se plonge dans le monde surnaturel, plus elle perd sa relation directe avec le monde réel. Elle devient étrangère. Elle est "Autre". Son endroit est dans le ciel ou l'enfer. Sur terre, elle doit être entourée de tabous pour conserver son caractère sacré :

Suprême idole dans les régions lointaines du ciel et des enfers, la femme est sur terre entourée de tabous comme tous les êtres sacrés, elle est elle-même tabou; à cause des pouvoirs qu'elle détient on la regarde comme magicienne, sorcière...¹

C'est parce que la femme est hors du monde que la société est toujours mâle. L'homme tient le sort du monde. Il se crée. Il existe comme sujet. Mais la femme, elle s'est déjà dégradée, elle fuit sa liberté et se constitue en chose. Elle se laisse devenir ce que l'homme désire : Mère, déesse, magicienne ou sorcière. Elle ne choisit pas elle-même son devenir mais c'est toujours l'homme qui tient le sort de la femme entre ses mains.

La Femme Romaine

Dans la situation de la femme romaine, Simone remarque un fait important qu'on trouve à toutes les époques de l'histoire. "Plus la

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 90.

femme est asservie légalement, plus elle est honorée socialement "¹. Car socialement, la femme règne dans son foyer, elle reçoit un grand respect comme " la domina ", la matrone. Mais légalement, elle est asservie au groupe familial par l'intermédiaire du père et de l'époux. On lui interdit la jouissance de ses biens et elle est exclue des affaires publiques. Mais peu à peu la situation légale s'adapte à sa condition pratique. Sous Marc-Aurèle; la mère apparaît comme l'égale du père et la fille hérite comme ses frères. Mais ces droits restent abstraits car le pouvoir réel passe du pater familias à l'Etat. On ne limite plus ses droits en tant que fille, épouse, soeur mais c'est en tant que sexe qu'on lui refuse l'égalité avec l'homme. On définit son'infériorité comme étant"l'imbécillité, la fragilité du sexe ".

Donc la liberté de la Romaine est inutile car elle se situe dans un monde ou elle n'a pas de moyens de l'affirmer et d'en user.

Simone conclut la situation de la femme romaine en ces termes :

La Romaine de l'ancienne république a une place sur terre, mais elle y est enchaînée faute de droits abstraits, et d'indépendance économique; la Romaine de la décadence est le type de la fausse émancipée qui ne possède, dans un monde dont les hommes demeurent concrètement les seuls maîtres, qu'une liberté vide : elle est libre " pour rien ".

L'ère chrétienne

L'apparition du christianisme crée l'espoir que, en exaltant la charité et l'amour du prochain, il pourrait mettre fin à l'inégalité entre les sexes. Mais en fait, Simone accuse l'Eglise d'avoir trop insisté sur l'idée du péché de la chair et aussi l'idée de la femme-démon. C'est toujours la femme qui conduit au péché. Tertullien

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 112.

l'a déjà maudite :

Femme, tu es la porte du diable. Tu as persuadé celui que le diable n'osait attaquer en face. C'est à cause de toi que le fils de Dieu a dû mourir; tu devrais toujours t'en aller vêtue de deuil et de haillons.¹

On se réfère à l'inégalité de sexes même dans le principe fondamental de l'Ancien Testament. Car c'est parce que " l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme; et l'homme n'a pas été créé en vue de la femme, mais la femme en vue de l'homme ", qu'on demande la soumission de la femme à l'homme :

Comme l'Eglise est soumise au Christ, ainsi soient soumises en toutes choses les femmes à leur mari.²

La femme au Moyen-Age

Au Moyen-Age, alors que tout est soumis à l'Eglise, la femme restetoujours mineure et dépendante. La femme n'est protégée que si elle est épouse et mère. Mariée, on réclame sa fidélité sans réciprocité mais veuve, elle doit accapter aussitôt un nouveau maître; on peut remarquer que dans les Chansons de geste, Charlemagne remarie toutes les veuves de ses barons morts en Espagne. Dans cette société féodale où la force est le seul pouvoir, la femme est exclue de toutes les activités. Elle n'a même aucun droit de posséder la terre car on croit qu'elle est incapable de la gérer. A la fin de cette époque, on la traite sans aucun égard car, " Maudit soit le chevalier qui va demander conseil à une dame, quand il doit tournoyer ".³

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 113.

² Ibid.,

³ Ibid., p. 118.

La Renaissance jusqu'au XVII^e siècle

A l'époque de la Renaissance, on peut noter qu'un certain nombre de femmes accèdent à la création littéraire et aux responsabilités politiques. Mais la plupart de ces femmes distinguées appartiennent aux classes privilégiées où leur fortune leur permet d'évaluer leur condition. La masse des femmes reste encore enfermée dans leur ignorance et manque d'éducation. Au XVII^e siècle, les femmes ouvrent des salons. Elles discutent les arts, la science, la philosophie. Mais il n'y a pas proprement dit d'actions car ces femmes doivent encore rester enfermées dans leurs domaines et acquièrent la connaissance à travers les entretiens, les lectures ou même le mari. Elles ne sont pas réellement engagées dans la marche du monde.

La femme au XVIII^e siècle

Au Siècle des Lumières, l'idéal démocratique et individualiste est favorable aux femmes sur le plan de leur égalité avec les hommes. Diderot considère que l'infériorité de la femme a été, en grande partie, faite par la société. De même Condorcet la défend contre les attaques classiques :

On a dit que les femmes...n'avaient pas proprement le sentiment de la justice, qu'elles obéissaient plutôt à leur sentiment qu'à leur conscience...(Mais) ce n'est pas la nature, c'est l'éducation, c'est l'existence sociale qui cause cette différence.

Pourtant il existe plusieurs conceptions contradictoires sur la situation de la femme pendant ce siècle. Rousseau, dont l'influence est grande, se fait l'interprète de la bourgeoisie de cette époque en

¹Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 131.

affirmant la légitimité d'une éducation ségrégationniste :

Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes ...
La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter
ses injustices.

La situation de la femme dans ce siècle de progrès peut être
resumée par ces mots de Pierre-Louis Ray :

... Ce siècle ne connaît guère le féminisme; les écrits
théoriques, en tout cas, demeurent rares et généralement
naïfs. Mais en profitant de la vie à l'égal de l'homme,
la femme formule, en acte, ses véritables prétentions. "2

La femme après la Révolution

La révolution bourgeoise de 1789 ne change pas le sort des
femmes malgré leur participation active aux journées révolutionnaires.
Les premiers mouvements féministes peuvent déjà être identifiés dès
cette date mais ils doivent braver beaucoup de résistance. Car parmi
les hommes, même dans le groupe des artisans de la révolution, on croit
encore que la femme appartient à la famille et non à la société politique.
En plus la méfiance de Napoléon restreint considérablement le rôle de la
femme : selon le code civil la femme n'est utile que par les enfants
qu'elle engendre. Cette situation est aggravée dès le commencement
du XIX^e siècle quand Auguste Comte a proclamé que la féminité est une
sorte d' " enfance continue ". Il lui dénie sa capacité intellectuelle.
Elle ne peut pas se poser en concurrence avec l'homme car " ni la direc-
tion ni l'éducation ne lui conviennent." Pour Balzac :

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 130.

² Pierre-Louis Ray, La Femme de la Belle Hélène au mouvement
de la libération des Femmes, p. 75.

La destinée de la femme et sa seule gloire sont de faire battre le coeur des hommes... La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat... La femme n'est à proprement parler qu'une annexe de l'homme.¹

Son conseil pour le mari est de traiter la femme en esclave en la persuadant qu'elle est une reine. La Bourgeoisie suit exactement cette conception. La situation de la femme à cette époque est donc la suivante :

Les femmes sont asservies à la cuisine, au ménage, on surveille jalousement leurs moeurs ; on les enferme dans les rites d'un savoir-vivre qui entrave toute tentative d'indépendance. Par compensation, on les honore, on les entoure des plus exquises politesses.²

Au commencement du XX^e siècle

Ce sont les changements matériels du XIX^e siècle qui modifient le sort de la femme. Le développement technique affranchit la femme du corps domestique et lui permet de chercher son indépendance dans le travail hors de la maison. Mais là, dans le monde extérieur, la femme est confrontée à la situation d'inégalité entre elle et l'homme : elle a moins de chances que ses concurrents masculins et son salaire est toujours inférieur à celui des hommes. En plus les ouvrières mariées doivent se charger aussi des corvées domestiques. La conscience de ces doubles oppressions s'identifie chez les femmes. Pourtant, Simone nous montre que le féminisme réformiste n'apporte que de médiocres améliorations à la condition féminine et il n'est qu' " un instrument pour l'ambition des politiciens ".

Pendant ces siècles successifs, la femme est tombée dans

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 137.

² Ibid., p. 137-138

l'état inessentiel et inférieur à l'homme. Cependant certaines femmes se sont distinguées par leurs capacités comparables à celles des hommes. Mais le nombre de ces femmes est très limité et en plus, la plupart d'entre elles sont de haute société; des princesses, de grandes dames, des riches, celles que la force des institutions sociales place au dessus de toute différenciation sexuelle. Pourtant, Simone nous fait remarquer qu'il y a un domaine où la femme a mieux réussi à s'affirmer; c'est le domaine culturel, par exemple les Germaines qui se font prophétesses ou prêtresses ou les femmes qui se distinguent dans les cadres littéraire ou artistique. La raison de ce succès est que ce monde de la sensibilité est en marge du monde réel, donc la femme ne trouve pas beaucoup de contraintes pour s'établir dans ce domaine. A l'égard du pouvoir, c'est toujours l'homme qui tient le sort, la femme joue seulement "le rôle de témoin". Depuis longtemps la femme se situe en marge du monde "elles n'ont pas agi sur les techniques ni sur l'économie, elles n'ont pas fait ni défait des Etats, elles n'ont pas découvert des mondes"¹ c'est pourquoi quand elle revient pour commencer son action concrète, elle trouve tant de contraintes. La femme est en marge de l'histoire. Simone conclut amèrement ce phénomène:

Ce n'est pas l'infériorité des femmes qui a déterminé leur signifiante historique; c'est leur insignifiante historique qui les a vouées à l'infériorité.²

A travers cette longue fresque historique dont nous avons évoqué certains passages-clés et qui va des temps primitifs jusqu'aux dernières revendications du féminisme, Simone de Beauvoir veut nous

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 174.

² Ibid., p. 175

montrer la femme en marche vers sa liberté d'être humain. Tout au long de ce chapitre nous avons découvert l'homme qui s'est posé en être essentiel et la femme tenue pour secondaire, contingente. c'est une situation qui n'est en aucune façon justifiable :

Exclue d'emblée du monde des valeurs créées par l'homme, la femme est devenue un objet d'échange avec l'apparition de la propriété solidement installée dans la maternité, sacralisée en tant que mère, son rôle reste celui de perpétuer et de conserver l'espèce. Elle ne règne qu'au foyer. Jusqu'à une date récente, il n'est pas question pour elle d'obtenir l'indépendance économique. Les philosophies, les religions, les morales, les institutions nous offrent le tableau discordant d'une théorie abstraite qui prône l'égalité entre l'homme et la femme, et de faits concrets qui indiquent l'asservissement permanent des femmes au patriarcat. Le travail collectif, qui devait en principe permettre à la femme de sortir de sa condition, n'a été qu'une aliénation supplémentaire.¹

Le premier doute qu'émet Suzanne Lilar concerne la femme qui "épouse" librement les fins de l'homme par amour. Il nous suffit de penser au cas de Simone de Beauvoir elle-même, elle a en quelque sorte choisi d'épouser la morale, les options philosophiques et politiques de Jean-Paul Sartre. Colette Audry a déjà remarqué cette relation :

Certes, rien n'était plus égalitaire que ses rapports avec Sartre ... mais elle ne cherchait pas à dissimuler le rôle formateur que Sartre avait joué auprès d'elle. Or, d'une certaine façon, ce rôle était précisément celui que M. de Beauvoir père assignait au mari dans le couple : Une femme est ce que son mari "fait d'elle". Pour une fois, elle ne rejetait pas les normes familiales. C'est que, cette fois -là, elle ne se trouvait pas dans

¹ Daniel Armogathe, Le Deuxième Sexe, p. 14.

le cas d'avoir à les rejeter.¹

Il s'agit là d'un paradoxe qui mérite notre attention. De même lorsque Simone de Beauvoir nous dit qu'il n'est pas possible de se "Transcender" dans la condition féminine, Suzanne Lilar exprime à ce propos quelques réticences que nous faisons volontiers nôtres :

On peut regretter de voir affirmer par une femme que l'on ne saurait s'élever au-dessus de l'animal en donnant la vie; on peut regretter d'apprendre qu'il est possible de se dépasser dans les expéditions guerrières et non dans la maternité et que le chasseur risque sa vie et non la femme qui enfante; ... On peut juger l'auteur bien téméraire d'affirmer que la femme qui engendre (fut-elle la femelle des hordes primitives) ne connaît pas "l'orgueil de la création".²

Simone de Beauvoir semble ici sous-évaluer et peut-être méconnaître la maternité. Nous y reviendrons dans la partie concernant "L'Expérience vécue."

Quoi qu'il en soit la situation de la femme telle que l'a décrite Simone de Beauvoir, donne naissance aux mythes féminins qui vont nous éclairer davantage.

Les mythes et les tabous

Pour s'accomplir comme un existant dans ce monde, il faut pour l'homme non seulement un témoin qui lui ressemble sans lui être tout à fait identique mais aussi un être à posséder pour confirmer sa liberté. Dans ces 2 cas, la femme est sa chance suprême. Elle est

¹ Colette Audry, Simone de Beauvoir, Livres de France.
(novembre 1962), p. 5.

² Suzanne Lilar, Le Malentendu du Deuxième Sexe, p. 67.

sa proie privilégiée qu'il veut saisir le plus fermement, le plus longtemps possible. Vu que (comme Simone l'a déjà confirmé) toute l'histoire des femmes a été faite par les hommes, les mythes sont aussi leur oeuvre. Ils sont créés dans l'intention de projeter et de justifier dans la conscience, non seulement de l'homme mais aussi de la femme, la supériorité du premier. Ils ont aussi pour but de réduire la femme à son état d'immanence et d'esclavage, pour l'intérêt de l'homme. Simone démythifie ici, pour nous montrer comment, dans la conscience collective, on a accepté l'infériorité féminine.

La légende de la Genèse

A travers le christianisme, le premier livre de la Bible désigne l'infériorité féminine comme une donnée naturelle. Eve n'a pas été façonnée en même temps que l'homme. Adam a été créé le premier, et Eve ensuite, tirée du flanc du premier mâle. Dieu la crée pour épargner la solitude à l'homme. Donc elle a dans son époux son origine et sa fin. Elle apparaît absolument ici comme l'inessentiel, l'Autre et la proie de l'homme qui s'en sert pour se réaliser.

Apparaissant comme l'Autre, la femme apparaît du même coup comme une plénitude d'être par opposition à cette existence dont l'homme éprouve en soi le néant; l'Autre étant posé comme objet aux yeux du sujet, est posé comme en soi, donc comme être. Dans la femme s'incarne positivement le manque que l'existant porte en son coeur, et c'est en cherchant à se rejoindre à travers elle que l'homme espère se réaliser.¹

Ce mythe du couple originel nous montre aussi que c'est à Eve qu'est attribuée la responsabilité de la "chute". D'après la Genèse,

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 191.



Dieu place Adam et Eve dans un grand jardin et leur donne la permission de manger de tous les fruits sauf ceux d'un arbre particulier. Mais tentée par le serpent, la femme désobéit à Dieu et entraîne l'homme dans sa chute.

La femme vit que l'arbre était bon à manger ... Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea.¹

Et Dieu la punit pour cette désobéissance et le fait d'avoir provoqué aussi la faute de l'Homme :

Dieu dit à la femme : j'augmenterai la souffrance de tes grossesses; tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi.²

Voilà présentés son échec et sa responsabilité pour le péché originel. Geneviève Gennari a interprété l'idée de Simone sur ce point :

La possession de la femme, la violation de son fameux mystère, sont donc impuissants à délivrer l'homme de son angoisse et de sa culpabilité originelles. Là où commence la mauvaise foi de l'homme, c'est lorsqu'il projette sur la femme cette culpabilité et cette angoisse. C'est la femme qui devient le péché : Eve tente Adam.³

Le mythe de la fécondité

Ce mythe attribue un rôle passif à la femme tandis que l'homme se réserve un rôle actif. Eve est donnée à Adam pour qu'il accomplisse en elle sa transcendance, la possède et la féconde. C'est Adam qui

¹ Livre de la Genèse (Bible de Jérusalem) III, p. 17.

² Ibid., p. 18.

³ Geneviève Gennari, Simone de Beauvoir (France : Editions

l'ensemence. Le mâle est le véritable créateur, la femme n'est qu'un "objet chargé de fluide". Beaucoup de mythes la comparent à la Terre, l'Eau, la Mer, quelque chose de bien inerte, alors que l'homme, c'est le Feu, le Soleil, le laboureur, quelque chose d'actif et de puissant:

La fécondité de la femme n'est regardée que comme une vertu passive. Elle est la terre et l'homme la semence, elle est l'Eau et il est le Feu. La création a été souvent imaginée comme un mariage du feu et de l'eau; c'est l'humidité chaude qui donne naissance aux êtres vivants; le Soleil est l'époux de la Mer; Soleil, Feu sont des divinités mâles; et la Mer est un des symboles maternels qu'on retrouve le plus universellement. Inerte, l'eau subit l'action des rayons flamboyants, qui la fertilisent. De même la glèbe entaillée par le travail du laboureur reçoit, immobile, les grains dans ses sillons.¹

Face à la fécondité, l'homme se révolte contre sa condition charnelle et se considère comme un dieu déchu, tombé du ciel au ventre maternel. C'est la femme qui l'emprisonne dans la boue de la terre. "... il se trouve enfermé dans un corps limité, dans un lieu et un temps qu'il n'a pas choisis, où il n'était pas appelé, inutile, encombrant, absurde".² L'homme éprouve aussi son horreur pour la fécondité féminine. Il s'éloigne sexuellement de la femme dans les moments où elle est particulièrement vouée à son rôle reproducteur : pendant ses règles, quand elle est enceinte, quand elle allaite. Les tabous menstruels sont rigoureux dans les sociétés primitives. Simone explique l'origine de ce sentiment de répugnance :

L'homme se défend contre la femme en tant qu'elle est source confuse du monde et trouble devenir organique.³

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 195.

² Ibid., I : 197.

³ Ibid., p.206.

Les mythes de la Virginité

Pourtant chez le mâle, il y a l'hésitation entre la peur et le désir, entre la crainte d'être possédé par des forces incontrôlables et la volonté de les capter. Dans la femme, il y a autre chose que l'assouvissement d'un instinct que l'homme recherche. Il veut la conquérir, la prendre, la posséder et la faire sienne comme il le fait de la terre qu'il travaille. Il veut être le seul à la saisir. C'est pourquoi les mythes de la Virginité sont exigés pour que le père ne coure aucun risque de léguer ses biens à un enfant étranger et que l'homme ait l'impression de créer à neuf ce qu'il possède.

L'état virginal peut aussi paraître inquiétant aux yeux des mâles. Dans certaines communautés primitives, la défloration est exigée dès la puberté. On regarde avec méfiance la femme restée vierge par sacrifice ou par délaissement car on croit que si elle ne subit pas le joug de l'homme, elle est prête à accepter celui du diable. La virginité est donc à la fois inquiétante et fascinante.

Selon que l'homme se sent écrasé par les puissances qui le cernent, ou qu'il se croit orgueilleusement capable de les annexer, il refuse ou réclame que son épouse lui soit livrée vierge.

Avec l'apparition du christianisme, on projette dans la femme un prestige effrayant. Si la chair est péché pour les deux partenaires, c'est la femme qui est accusée d'en être l'instigatrice. Elle est comme dit Tertullien "la porte du diable". Toute la littérature chrétienne s'efforce d'exaspérer le dégoût que l'homme peut éprouver pour la femme

¹ Simon de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 209.

pour son corps. Elle est vampire qui se nourrit du sexe mâle. C'est parce qu'elle conserve beaucoup de vertus inquiétantes, qu'on ne l'abandonne jamais à la Nature mais on l'entoure de tabous, la place sous le contrôle des prêtres. On enseigne à l'homme à ne jamais l'aborder dans sa nudité originelle mais à travers les cérémonies, les sacrements.

Le mythe de Marie.

Paradoxalement, le christianisme élève et rabaisse la femme en même temps. En détestant en elle la chair, le christianisme exalte l'idée de la mère. Le visage de la Mère du Christ est glorifié. Elle est la figure inversée d'Eve la pécheresse. Par elle, viendra le salut. L'homme peut accepter cette fonction de mère car la renier serait se renier soi-même. Mais c'est en tant que mère que la femme est redoutable donc il faut transfigurer la maternité et l'asservir. La "Grande Mère" est vierge, elle "n'a pas connu la souillure qu'implique la sexualité".¹ En plus elle reconnaît librement son infériorité en se définissant comme "la servante du Seigneur".² Le profit que l'homme peut tirer de ce mythe de la Mère de Dieu est affirmé dans les paroles d'Armogathe :

... en confirmant la mère dans sa fonction de servante, ils (les hommes) donnaient à cette fonction des bases prétendument naturelles; et en élevant le Service à la dignité d'un noble dessein, ils voulaient fonder la légitimité de leur domination.³

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 238.

² Ibid.

³ Daniel Armogathe, Le Deuxième Sexe Beauvoir, p. 33.

Le culte de Marie est donc la suprême victoire chez le mâle dans sa volonté de dominer.

Pour accomplir sa liberté, l'homme cherche à se rebeller contre la maternité. On affirme que la vie et la mort dans le christianisme ne dépendent que de Dieu, donc la maternité chez la femme n'a aucune valeur; elle n'est qu'un phénomène naturel. L'homme est libre de la femme dès sa naissance.

La femme, objet de la beauté

En confirmant la femme dans sa destinée d'être possédée, on exige le mythe de "l'objet de la beauté" pour la détenir dans cette situation inférieure. D'abord, l'homme demande à la femme d'être jeune, saine et belle, ensuite il faut que son corps offre les qualités inertes et passives d'un objet. Les coutumes, les modes sont appliquées à couper le corps féminin de sa transcendance : les chinoises aux pieds bandés, les ongles vernis, les vêtements inconfortables ... Voilà le premier mensonge, la première trahison de la femme car elle accepte de dégrader son corps, ses vertus précieuses, accepte son état d'une chose, un objet destiné par l'homme à ce qui lui plaît. Les bijoux, le maquillage, la parure ont pour but à la fois de la faire participer plus intimement à la nature et de l'en arracher. Couverte par ses artifices, la femme apparaît comme un objet érotique idéal :

... l'homme veut à la fois que la femme soit bête et plante et qu'elle se cache derrière une armature fabriquée; il l'aime sortant des flots et d'une maison de couture, nue et vêtue, nue sous ses vêtements, telle que précisément il la rencontre dans l'univers humain.¹

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 220.

La femme, objet mystérieux et abstrait

On peut voir aussi que depuis l'apparition du christianisme, la figure de la femme est spiritualisée. Elle est l'âme de la maison, de la famille, du foyer et aussi celle des collectivités plus vastes; ville, province ou nation. On appelle la France la fille aînée de l'Eglise, la soeur latine de l'Italie. C'est souvent que le voyageur demande à la femme la clef des contrées qu'il visite, en tenant une Italienne dans ses bras, il croit posséder l'essence de toute l'Italie. Non seulement les villes et les nations, les institutions abstraites revêtent aussi des traits féminins, l'Eglise, la République, l'Humanité, la Paix, la Guerre, la Liberté...

Etant la source mystérieuse, la femme apparaît aussi aux yeux de l'homme comme un truchement entre l'humanité et Dieu. Au contraire de la "Porte du diable", la femme est aussi la porte du ciel, la lumière et en plus l'inspiratrice de la poésie comme dit Goethe dans son Second Faust.

"L'Eternel Féminin
Nous attire vers la haut".

En elle, l'homme projette tout ce qu'il ne décide pas d'être, ce à quoi il aspire mais qu'il ne peut pas atteindre; c'est le rêve dont la présence est en même temps la plus intime et la plus étrangère à la fois.

La femme, chose indispensable

La femme apparaît non seulement comme le témoin, l'objet à posséder de l'homme, mais aussi comme son juge privilégié. Elle est le but de ses activités, la source de ses décisions et particulièrement la mesure de valeur de ses faits aux yeux d'autrui pour assurer son

existence. On voit que c'est pour la femme que les chevaliers se battent dans le tournoi, les Troyens pour Hélène, le Prince Charmant pour la Belle au Bois Dormant. Pourtant, on voit que "plus l'homme a le goût des entreprises difficiles, plus il se plaira à accorder à la femme de l'indépendance".¹ Il faut la gagner pour être jugé à sa juste valeur par ses semblables, par le public :

... elle est la substance de l'action et ce qui lui fait obstacle, la prise de l'homme sur le monde et son échec ; comme telle, elle est à la source de toute réflexion de l'homme sur son existence et de toute expression qu'il en peut donner ...²

Pour l'homme, la femme est tellement nécessaire que "si elle n'existait pas, les hommes l'auraient inventée".³ Cette invention s'établit dans les mythes féminins. La femme est à la fois Eve et la Vierge Marie, idole et servante, elle est sa proie et sa perte "elle est tout ce qu'il n'est pas et qu'il veut avoir, sa négation et sa raison d'être".⁴ Au dessus de tous ces mythes contradictoires, elle est l'Autre absolu :

Trésor, proie jeu et risque, muse, guide, juge, médiatrice, miroir, la femme est l'Autre dans lequel le sujet se dépasse sans être limité, qui s'oppose à lui sans le nier ; elle est l'Autre qui se laisse annexer sans cesser d'être l'Autre.⁵

Robert Kemp a dit que, départ de l'oeuvre, le chapitre sur les mythes en est aussi la partie la plus écrite, la plus brillante,

¹ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, I : 257.

² Ibid., I : 277.

³ Ibid., I : 260.

⁴ Ibid., p. 193.

⁵ Ibid., p. 260.

la plus luxuriante. La suite d'énumération des mythes, l'abondance des développements et des variantes sont placées ici, dans presque cent pages, dans la manière de refuser, de critiquer le Féminin mythique chez l'auteur.

...(Le mythe) c'est le noyau du livre tant au point de vue genèse que composition. C'est avec cette étude que tout s'amorce. C'est autour d'elle que tout le reste a été groupé et aggloméré.¹

Pourquoi Simone consacre-t-elle une grande partie du livre à la démythification ? C'est que les mythes sont traités ici comme la source de toutes les conceptions sociales, la signification primordiale de la femme. Dans les mythes, la femme a toujours été regardée comme l'Autre, comme l'être humain inférieur, manqué, mystérieux... Elle est pensée, rêvée, imaginée par l'homme et la société comme l'Autre et voilà son mythe. Donc il faut dévoiler ces significations primordiales, les dénoncer, les renverser dès la genèse du problème, pour frayer la voie à une authentique connaissance de la femme. Ainsi éclairés, nous allons passer à une autre étape de notre étude, la condition de la femme aux différents moments de la vie.

¹ Suzanne Lilar, Le Malentendu du Deuxième Sexe, p. 75.